Yanis Laric

Le Savoir-ivre

de plume en plume...

Le Savoir-ivre

Je me souviens de son nom, JP, pourtant ça fait trente piges. C'est terrible ce que le temps inflige… je vous fais, rapide, un portrait brossé. Dans une foire aux cons il aurait pu servir de spécimen de démonstration. Sans être spécialement raffiné ou délicat, fallait lui reconnaître un certain savoir-ivre. Certes, dans son rade, sans avoir le monopole de l'ivrognerie, l'exclusivité soûlographique, ponctuellement ça restait un beau fleuron. Je dis ponctuellement parce que son inclination biberonesque était surtout domestique comme on dit. En clair, pour les lectrices désabusées, ça signifie que tu picoles essentiellement chez toi. *At home*… (Hic !). Eviter les dépenses superflues et se croire à l'abri du soupçon, pas trop nourrir les évidences auxquelles tout le monde finit par se rendre, tôt ou tard… Enfin, c'est ce qu'il gambergeait dans ses brumes anisées, ses vapes et ses relents. Sauver les apparences, respecter le périmètre, et le périnée, de la respectabilité, de la normalité, de l'acceptable… pas tenter les loups qui, de toute façon, finiront par hurler. Du coup des breuvages toutes couleurs, toutes catégories remplissaient ses godets. En piste pour le piquage de ruche, le marathon de la biture…

On l'appelait « La Boule » du fait de sa physionomie qui tenait de la sphère. Il buvait par saccades, intermittences. L'arsouille ponctuel. Puis l'habitude s'est installée. Il a versé dans le mécanique, l'automatique, le systématique. Doucement, l'air de rien…la pente fatale. Il le savait : y'en a plein les hostos, les cliniques, des frénétiques, des euphoriques du goulot. Les cimetières aussi d'ailleurs… Statistiquement, une tombe sur dix. De la cave au caveau rien ne sert de courir… Toujours est-il, faut quand même que je vous le replace, resitue. Il aimait lire des histoires d'amitiés. Des vraies, des qui se délitent pas, ça devait combler un manque… Du reste il avait une gonzesse, pas susceptible, mais pas trop réceptive à la critique. Du coup ça créait des malentendus et elle devenait comme ceux qu'il appelait « les autres » : de la langue d'élite, première catégorie, de la diffamation sur pattes, de la fourberie en bâton. Vipérine. Peu importe, au fur et à démesure de la soirée il passait de phares en codes et de codes en veilleuses… De nuit, forcément…

La plupart de ses amis, pardon, connaissances, faisaient foire et nouba dans la retenue, la cuite sournoise, l'ivresse acceptable. Chacun se surveillant cela engendrait une autodiscipline, un éthylisme de Monoprix, une alcoolémie « discount ». Ne pas se faire remarquer, rester dans le pré-carré de la bienséance. Forcément, tous savaient que si l'un d'eux franchissait la ligne il aurait son compte de ragots, rumeurs et sarcasmes pour un mois, au moins. Et, fatal, vu les dimensions de la bourgade ça remonterait déformé, amplifié aux oreilles de « bobonne ». Du coup la vieille crainte archaïque réfrénait les ardeurs. Ah, bien sûr, des histoires de beuveries extravagantes, des hardiesses éthyliques, des exploits de comptoir y' en avait à raconter. De la mythomanie 45 degré qui allait bon train et que même un scénariste sur-cocaïné aurait pas osé. Mais de la parole aux actes, hein, y a quand même une autoroute sur laquelle la décence empêche de rouler.

Du coup pour vivre, par procuration, l'intensité de la défonce fallait puiser dans les films, les livres pour les plus alphabétisés, la télé pour les plus attardés ou la musique pour ceux qui avaient la bouteille mélomane. Des exemples, des modèles, des seigneurs de la biture c'est pas ce qui manquait n'est-ce pas. Y avait du choix, et du premier. JP faisait partie de ceux qui sautaient joliment les haies, les barbelés de la prudence, les miradors de la décence. Alors, forcément… Il avait beau essayer de se contrôler, se normaliser, se faire psychanalyser comme tout un chacun, rien à faire. Il sentait approcher les pantoufles, les soirées télé avec une ni sainte ni touche, bref le bonheur dans le formol, les bonbons trop sucrés pour faire oublier l'éthanol. Et, bientôt, le dentier dans le verre. Plus de crocs, plus de pernods. Les chaussures à l'entrée et les patins pour pas bousiller le parquet de la « Villa mon rêve ». Dans le salon, ouvert que le dimanche, un vase sur un napperon, sur le buffet la photo des mariés juste à côté de celle de leur progéniture. Bien sûr… Quoiqu'aujourd'hui, vu le taux des divorces, à la réflexion y avait moins de

risques. A se demander si c’est pas une invention du lobby des « Chers Maîtres » ce truc. Une lubie du barreau, si j’ose dire. Ils devraient transformer le calendrier : fête des mères, fête des pères, fête des parents divorcés. Sûr que ça aurait un franc succès. Faut penser commercial… Je m’égare, m’éparpille, reflectionne incongru.
JP au milieu de ses potes se sentait souvent seul. Eux, ils n’étaient forts qu’à plusieurs. Ils avaient ce type de puissance qui ne se conjugue qu’au pluriel, en meute de préférence. La connerie ça s’additionne, l’intelligence ça divise… Lui il lui arrivait tellement de désagréments qu’il se disait parfois que s’il avait été peintre il aurait fait dans le genre « tuile sur tuile », pas du tout abstrait. Peu importe. Faut reconnaître qu’il était plus porté sur la chagatte que sur Chagall. Il peignait pas mais il écrivait. Oh pas du Goncourt, du Prix Fémina, du récompensé par l’Académie, non des trucs sans intérêt, juste pour lui. L’avantage de l’écriture sur la discussion par exemple, c’est qu’on vient pas vous interrompre, vous argumenter, vous contredire avec le dernier article sur les neurosciences. Vous pouvez débiter les pires débilités, philosopher, romancer, poétiser vous êtes pas censurés immédiat, coupés net et à ras. Sauf, bien sûr, si l’orgueil, l’idée, risquée, vous vient de soumettre vos mots dégueulés à un œil initié, un comité de rupture.
JP avait développé une amère lucidité qui lui permettait d’observer, afin de mieux les souligner, ces pans de vérité que d’aucuns ne pouvaient ou voulaient voir étant victimes d’une cécité due à cette superficialité qui permet d’exister. La comédie humaine quoi. Et *Dell Arte*… Il était sujet à une forme de mélancolie permanente qui, tout bien pensé, devait venir du simple fait d’être né ce qui lui donnait, selon les moments, un caractère irritable et donc irritant ou, au contraire, une franche bonhomie non dénuée toutefois d’une certaine dérision, donc dérisoire. Souvent il était submergé par les vagues de l’âme, celles, calmes, du temps qui passe, fossoyeuses de souvenirs et d’espérances, furtives lames qui mouillent le sable, cette fragile matière d’une vie entière. Sa vie était faite d’aubes se levant sur des jours anciens, d’aurores plus fatales que boréales. Le visage creusé, les pommettes saillantes, le regard intense, tout trahissait chez lui un individu soumis à un bouillonnement interne, aux meurtrissures, à l’autodestruction.

A la cinquantaine il était toujours enfermé au pays de ses vingt ans, avec malice mais sans merveilles. Le pays où l’ennui n’existe pas, où l’homme ne se flétrit pas. Du coup il était ce « vieux-jeune », légèrement misanthrope, lucide et désabusé, certainement de trop de glucides avoir abusé… sa nostalgie lui pesait, lui paraissait souvent surfaite et surtout stérile. Ses souvenirs ? Tout le monde s’en foutait, et avec raison. Ses passions ? Obsolètes, tout le monde en riait. Des contrefaçons. Le monde avançait, vitesse TGV. Le mieux qu’il pouvait faire, sans tomber dans un passé idéalisé, c’était rester sur place. Regarder les trains qui passent. L’œil bovin. Forcément ça aide le vin…

Yanis Laric

Publication certifiée par De Plume en Plume le 25-08-2017 : http://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : Yanis Laric

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Le Savoir-ivre sur DPP